

D'UN LIVRE A L'AUTRE

recherche des éléments d'une sociologie des peuples africains à partir de leurs jeux

Charles Beart, *Présence africaine*, 1960.

DANS son introduction, Charles Beart, longtemps directeur de l'école normale William Ponty au Sénégal, pose le problème suivant : « Il m'apparaît qu'il est du plus haut intérêt dans les circonstances présentes, d'attirer et de retenir l'attention du public et des chercheurs sur les problèmes de sociologie que propose l'Afrique noire et qu'il n'est souvent pas de meilleure manière de les aborder que par leur biais ludique. L'Afrique noire saura-t-elle laisser « au séculaire principe du jeu » la place que nos sociétés techniciennes lui mesurent si chichement ».

Schiller s'était déjà demandé s'il ne serait pas possible de tirer de l'étude des jeux des enfants des divers peuples « les nuances du goût chez ces peuples ». Huizinga (1), lui, montre le jeu antérieur à toute culture, toutes les institutions humaines naissant du jeu. Caillois (2) ne croit pas que l'antinomie soit impossible à résoudre entre ceux qui considèrent les jeux comme des séquelles des institutions et ceux qui considèrent les institutions comme des jeux.

C. Beart établit en rapport avec les institutions, la distinction suivante parmi les jeux :

- les jeux qui imitent les institutions existant chez les adultes au même lieu, dans le même temps, ces imitations pouvant même s'intégrer dans les cérémonies institutionnelles.

- Divers cas se présentent :

- simple faire-semblant (imitation d'objets servant aux adultes),
- faire-semblant semi-utilitaire (le jardin cultivé par les enfants),
- faire-semblant transposé sur des objets (reconstitution de cérémonies),
- faire-semblant entraînant des conséquences non ludiques (mariage d'enfants, poupée divinité et poupée-jouet, dinettes simples; jeux et réceptions d'enfants entre eux),
- jeux rituels d'enfants et participation aux jeux rituels d'adultes.

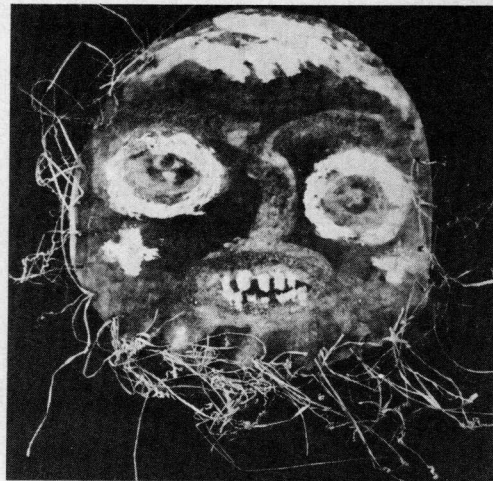
- les jeux qui imitent les institutions du passé de leur peuple, certains jeux sont en quelque sorte commémoratifs.

- les jeux qui imitent sciemment les institutions des peuples voisins. La parodie est souvent caricaturale : les petits Wolofs de St-Louis du Sénégal imitent par pur amusement les jeux sacrés des Mandingues des faubourgs.

- les jeux d'origine inconnue. En bien des cas, il est tout à fait impossible de

(1) Huizinga J. : op. cité.

(2) Caillois R. : idem.



A un certain moment de leur histoire, toutes les sociétés humaines ont connu le masque et la transe...

retrouver le mythe ou le conte dont le jeu est issu.

« Le jeu a ordonné les institutions, les institutions ont créé des jeux, les uns et les autres ont prospéré, puis se sont plus ou moins effacés, ont connu souvent une vie nouvelle et tout est demeuré dans la mémoire collective des enfants comme en une sorte de conservatoire fort mal tenu mais conservatoire quand même. »

Tout en trouvant la classification des jeux faite par R. Caillois très intéressante, C. Beart n'est pas sans réserve à son égard. Les catégories établies sont moins étanches que celui-ci ne le démontre dans « Les jeux et les hommes » et elles peuvent même dans certains cas coexister toutes les quatre dans un même jeu.

Si l'on applique ensuite ces critères du jeu aux institutions humaines, on peut dire qu'« une révolution c'est un changement dans les règles du jeu. La seule différence est que le jeu ne crée aucune richesse — il y a parfois transfert mais

jamais production — propre à assurer la nutrition et la reproduction des hommes; les activités normales des hommes visent à assurer la production des richesses ». Toutes les institutions humaines peuvent se répartir comme les jeux selon les 4 impulsions fondamentales de Caillois mais le même phénomène se reproduit et elles ne reposent pas sur une seule ou deux de ces impulsions mais sur plusieurs à la fois. Caillois a distingué diverses sociétés globales à partir de ces catégories.

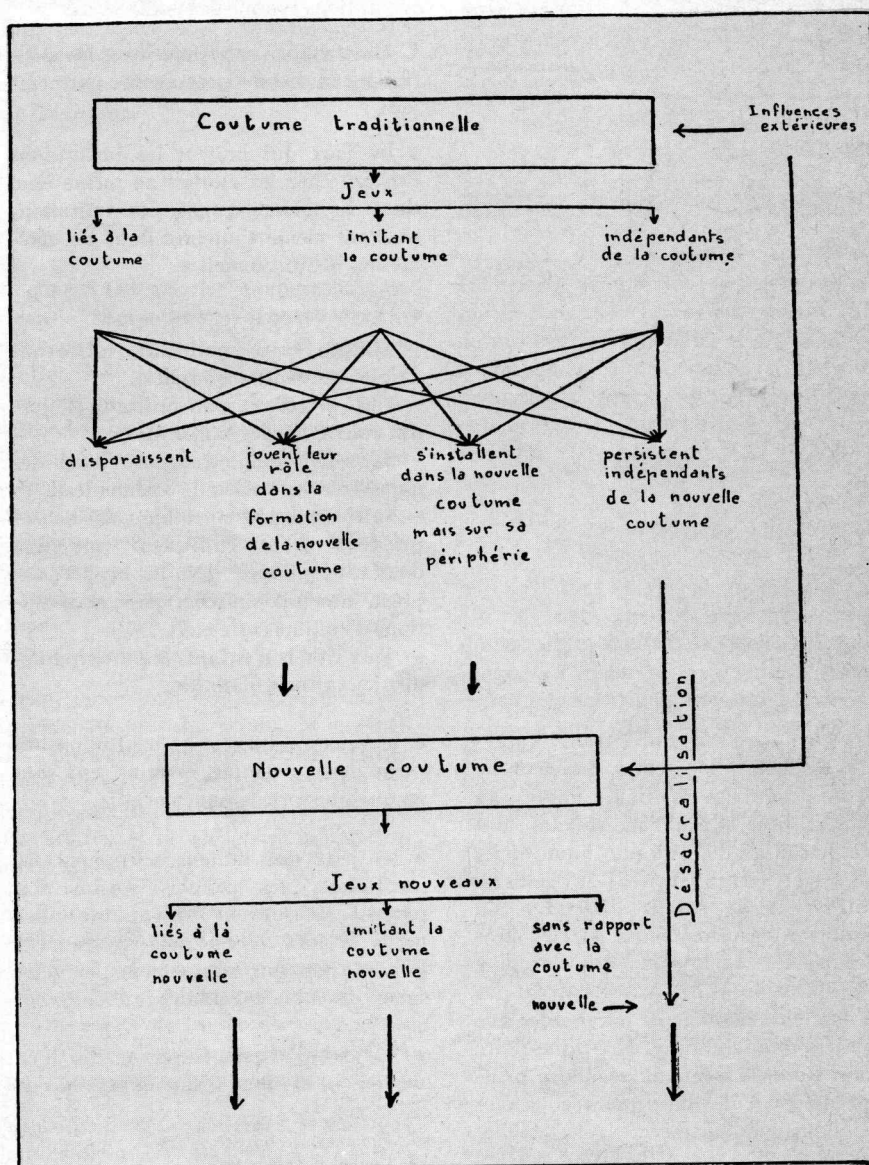
« A un certain moment de leur histoire, toutes les sociétés humaines ont connu le masque et la transe. Tout est représentation, tout est vertige (...), puis on constate une sensible régression des puissances du vertige et de simulacre pour passer au couple « agôn-alèa » (1) avec leur équilibre de chance au départ. » Pour lui, le passage d'un couple à l'autre constitue le progrès. Ce n'est pas l'avis de C. Béart pour lequel cette simplification ne peut satisfaire tout le monde. Il n'est que de penser aux artistes et aux mystiques que l'on ne saurait où situer dans une société du deuxième type.

En Afrique, l'animisme qui est multiple suivant les contrées ou les diverses populations (chasseurs, nomades, habitants de la forêt, cultivateurs) a beaucoup influencé les jeux en relation avec le problème de la liberté et celui du mérite. Chez les adultes, quand un jeu était organisé, les règles en étaient minutieusement fixées et nul parmi les joueurs ne pouvait les transgresser. Le tricheur, s'il était faible, était rejeté hors de la société des joueurs. S'il était fort, il constituait une société dont les règles seraient plus sévères que celles de la première. Le mérite n'en était pas exclu. « L'histoire des jeux à quadrillage prouve que n'était pas davantage méprisée l'intelligence conjecturale ni la finesse. Toutefois, il semble bien que, pour tous les jeux, si mille précautions sont prises pour qu'une égalité scrupu-

leuse règne au départ, ce n'est pas pour confronter très exactement les mérites des joueurs, mais pour permettre aux dieux qui s'expriment par ces joueurs de se manifester dans les meilleures conditions possibles. »

L'islam, le christianisme, en transformant l'animisme ou en se plaquant sur lui, ont modifié les fonctions ludiques qui y étaient liées, puis ce fut l'administration européenne et enfin l'école qui

« apporte une culture ouverte où rien n'est caché, rien n'est secret, où rien n'est dû à l'hérédité et à la production des dieux, mais seulement à « l'intelligence » et au travail. Rien ne peut être davantage susceptible de dissoudre une société fondée, elle, toute entière sur l'hérédité et le secret. » Les influences étrangères ont donc désacralisé les jeux, ce que C. Béart illustre bien par le tableau suivant :



(1) Caillois, op. cit.

« Aujourd'hui, il n'est plus un seul village, même très isolé, qui soit strictement traditionaliste (...) et en même temps que s'effondre la société traditionnelle, la plupart des jeux qui lui étaient liés disparaissent (...) les enfants connaissent encore beaucoup de jeux mais ne les pratiquent plus (...) Tout pareillement disparaissent les jeux des adolescents et des adultes. Les problèmes urbains se rapprochent maintenant des problèmes de toutes les villes du monde. Quant aux zones rurales toute la cohésion du village et l'équilibre des individus reposait sur des mythes qui ne seront plus que des fables pour la prochaine génération (...). Que va faire l'homme du village de cette terrifiante liberté que lui laisse la mort de ses jeux. » (1)

Il est intéressant de constater que tout en reconnaissant l'extraordinaire habileté des enfants dans la fabrication de jeux modernes, habileté infiniment supérieure à celle des adultes, C. Béart ne semble pas leur donner leur importance d'ouverture sur l'actualité pas plus qu'il ne mentionne leur fonction éducative. Par contre, l'alliance de la mathématique et de la musique, musique adultérée par les influences extérieures, lui paraît être une source de renouvellement.

En conclusion, avec la voie où les ont engagés les pays occidentaux, les pays africains ne retourneront pas vers l'animisme. On voit pour remplacer les jeux qui lui étaient reliés et qui étaient un des éléments primordiaux de l'organisation sociologique, des moyens de substitution tels que : le sport, la politique, les théâtres (théâtre tel qu'on l'entend partout dans le monde et théâtres populaires touchant les villages) et la musique qui doit continuer à jouer en Afrique un rôle essentiel, rôle que l'introduction de la mathématique peut

accroître. « La mathématique et la musique sont sœurs. Les Grecs les confondaient; la mathématique peut donner à la musique des possibilités infinies, mais la musique n'est pas que cela, elle est autre chose qui ne naîtra d'aucun calcul, mais de l'ivresse dyonisiaque du danseur. Et en un certain sens, tout dans le monde est musique. »

Denyse OETTINGER

un siècle de pédagogie en Afrique noire

Pierre Erny, *Ethno-psychologie, revue de psychologie des peuples*, n° 2-3, juin-sept. 1972.

CET article souligne la dualité des influences culturelles dans l'Afrique noire actuelle, lieu de rencontre de cultures particulières et d'affrontement de types et de niveaux de cultures singuliers. Parmi les influences qui s'exercent sur l'enfant d'Afrique, l'auteur étudie particulièrement celle de l'école, en situant celle-ci dans le courant culturel qui la suscite. Il évoque la survie d'une éducation permanente, coutumière, essentiellement différente de celle diffusée par l'école institutionnelle qui se dégrade vite à cause des désertions des élèves souvent rebutés par de mauvais pédagogues.

L'école à l'intérieur d'une situation caractérisée par la rencontre des cultures, est le facteur principal d'acculturation, le lieu de la coupure, du changement. Après avoir fait l'historique de la diffusion de l'enseignement colonial et des résistances africaines à la nouvelle culture imposée de l'extérieur, l'auteur distingue les nouvelles méthodes pédagogiques qui se heurtent à l'opposition de l'élite noire formée par les anciens colonisateurs à conserver les structures scolaires identiques à celles de l'ancienne métropole. Le problème des langues d'enseignement demeure actuellement le principal objet de controverse, les pédagogues modernes accordant une grande importance aux langues maternelles et vernaculaires : cependant l'Afrique noire est trop dépendante économiquement de ses anciennes métropoles pour diffuser un enseignement véritablement indépendant. Le problème de la ruralisation de l'enseignement est aussi abordé.

pour une psychologie de l'enfant d'Afrique noire

Pierre Erny, *Coopération et développement*, n° 42, Paris, sept.-oct. 1972.

NOUS ignorons presque tout de la psychologie du petit Africain. La recherche transculturelle n'en est qu'à ses débuts, mais on s'efforce déjà

(1) Nous rappelons que ce livre s'appuie sur une expérience et une documentation antérieure à 1960, date de sa publication. Beaucoup de sociologues aujourd'hui interpréteraient les disparitions en les intégrant dans des processus évolutifs où transmutations et résurgences interfèrent.

de relativiser les conclusions auxquelles l'étude de l'enfant occidental ont amené les psychologues. Les études comparatives (de stades de développement) restent cependant inadéquates, si l'on veut comprendre l'évolution et la dynamique interne du développement de l'enfant négro-africain. Il importe de ne pas perpétuer l'absurdité du « psychologue sous le baobab », et de comprendre l'enfant concrètement dans son milieu. Il est très difficile de se garder de l'écueil ethnographique qui est de réduire l'Afrique à sa diversité. Une unité culturelle existe en Afrique

noire tout entière, on voit rapidement se dégager des contrastes, des lignes de force qui ont plus d'intérêt pour le pédagogue que les différences nombreuses de détail. Le danger qui n'est souvent pas perçu par les pédagogues et les psychologues en rapport avec les enfants noirs est celui d'une évaluation de leurs aptitudes ou de leur niveau d'intelligence avec des instruments conçus et étalonnés par des groupes culturels différents. On notera l'absurdité, l'abstraction, la gratuité de soumettre l'enfant noir, rural, à des tests qui ont été élaborés pour les enfants occidentaux citadins; le

problème principal est celui du dualisme de cultures qui affecte profondément l'Africain. L'institution pédagogique représente pour l'enfant noir le lieu d'affrontement de deux ou plusieurs cultures, la nouvelle étant la culture « extérieure », occidentale, qui risque, en ignorant les influences antérieures, de n'être perçue que comme une agression, en tout cas de ne marquer l'enfant noir qu'en surface.

(Revue Française de Pédagogie n° 23 avril, mai, juin 1973.)

bibliographie

- ◆ BANDET J. et SARAZANAS R.
L'enfant et les jouets, Paris, Casterman, 1972
- ◆ BEART Ch.
Enquête sur les jouets de l'Ouest africain
Dakar, Ifan, 1955
- ◆ CAILLOIS R.
Les jeux et les hommes (le masque et le vertige) Paris, NRF, 1958-1967
L'homme et le sacré, Paris, Gallimard, 1950
- ◆ CHATEAU J.
Le réel et l'imaginaire dans le jeu de l'enfant, Paris, Vrin, 1955
- ◆ **L'enfant et ses conquêtes**, Paris, Vrin, 1960
- ◆ **L'enfant et le jeu**, Paris, Ed. du Scarabée, 1967
- ◆ CENTNER Th.
L'enfant africain et ses jeux, Cepsi, Elisabethville, Katanga, 1962
- ◆ DUFRENNE M.
Le jeu et l'imaginaire, Revue Esprit, Paris, juillet-août 1971
- ◆ Encyclopédie de la Pléiade, Jeux et sports, Paris, Gallimard, 1968
- ◆ GRIAULE M.
Jeux dogons, Institut d'ethnologie, Paris, 1938
- ◆ GUTTON P.
Le jeu chez l'enfant, Paris, Larousse, 1973
- ◆ HENRIOT J.
Le jeu, Paris, PUF, 1969
- ◆ HUIZINGA J.
Homo ludens, essai sur la fonction sociale du jeu, 1938, trad. fr., Paris, Gallimard, 1951
- ◆ KENYATTA J.
Au pied du mont Kenya
Paris, Maspero, 1960
- ◆ PIAGET J.
La formation du symbole chez l'enfant, Delachaux et Niestlé, Paris, 1945
- ◆ THOMAS L.V.
Note sur l'enfant et l'adolescent diola
Bulletin de l'Ifan, XXV, série B, 1963
- ◆ WALLON H.
L'évolution psychologique de l'enfant, Paris, A. Colin, 1941
- ◆ ZULLINGER H.
Le jeu de l'enfant, coll. Psi, Bloud et Gay, Paris, 1969